

LA SIMPLICITÉ

La femme en Marie nous instille l'esprit de gratuité. La vierge nous fait partager son innocence, sa transparence, sa pureté. En effet, la contemplation de la pureté virginale de Marie purifie notre regard intérieur et redonne à notre âme une nouvelle innocence, selon le principe énoncé par Simone Weil : « La quantité de mal qui est en nous ne peut être diminuée que par le regard posé sur une chose parfaitement pure. » C'est néanmoins une autre caractéristique, plus générale, que nous voudrions rattacher à la virginité, à la jeunesse d'âme de Marie : la simplicité.

Être simple (simplex), c'est être « sans pli », sans recoin obscur, sans ambition cachée. La vie mariale nous délivre des oripeaux de l'hypocrisie et des voiles de la dissimulation, de ce « double manteau » dont parle le psaume 108 et que l'on a interprété comme la duplicité d'Adam pécheur.

Toute la vie de la vierge est sous le signe de la simplicité. Si l'on en croit les récits apocryphes, Marie fut offerte au temple de Jérusalem à l'âge de trois ans. Grâce au tableau du Titien, *La présentation de la Vierge* (1534-38), nous pouvons nous figurer l'enfant gravissant les marches du sanctuaire d'un pas gracieux et audacieux, léger et assuré ; elle rayonne de la lumière qui l'habite intérieurement et ne paraît nullement impressionnée par la prestance du grand prêtre en ornements qui l'attend en haut de l'escalier. Nous retrouvons la même simplicité juvénile dans son dialogue avec l'ange Gabriel, qu'elle interroge spontanément sur le comment du mystère qui doit s'accomplir en elle. A Bethléem, le ciel s'illumine de la clarté divine et résonne du chant des anges, tandis que Marie s'enfouit dans le silence de l'étable et contemple Dieu dans son nourrisson. Les évangiles demeurent discrets sur la vie de la sainte Famille à Nazareth, mais nous pouvons nous représenter Marie comme une femme juive semblable à celles de son village, occupée aux humbles tâches de la vie quotidienne, vivant intensément l'union à son fils. [...]

C'est encore avec simplicité que Marie se présente lors de ses apparitions à des âmes privilégiées. Citons quelques exemples. Sainte Thérèse d'Avila rapporte une vision de la Vierge au jour de l'Assomption 1561 : « Elle était vêtue de blanc et environnée d'une splendeur éclatante, mais c'est une splendeur douce qui n'éblouit pas. » En passant par Marie, la lumière divine est comme tamisée, simplifiée et adaptée à nos regards. A la troisième apparition de Lourdes, le 18 février 1858, lorsque la petite Bernadette lui tend plume et papier pour écrire son nom, la belle Dame de la grotte sourit en disant simplement : « Ce n'est pas nécessaire ». Puis elle demande à la voyante en patois : « Voulez-vous me faire la grâce de venir ici pendant quinze jours ? » La « pleine de grâce » se fait quémandeuse auprès d'une pastourelle pour lui demander une grâce Quant au Père Lamy, curé de La Courneuve au début du siècle dernier, il relate une visite de Marie le 18 mai 1912, alors qu'il se trouve à quatre pattes en train de nettoyer son église. Se redressant, il n'a qu'une idée en tête : enlever son vieux tablier plein de taches, quand la Sainte Vierge, riant, lui dit : « Laisse donc ton tablier : il est aussi beau que ta chasuble ! » Aux yeux de Marie, tout est sanctifié par l'amour que nous mettons dans nos œuvres, depuis les travaux les plus ingrats jusqu'à l'offrande du sacrifice de la messe. En elle, toute notre vie s'unifie pour devenir une liturgie simple et majestueuse, divine et humaine.

Car Marie apporte pour ainsi dire un surcroît d'humanité à la grâce. Comme elle a donné au Verbe une enveloppe charnelle, bien plus, une véritable nature humaine, elle confère à la grâce une certaine coloration, une certaine modalité : elle met la grâce à notre portée, la rend plus accessible, l'accommode à notre faiblesse. En sorte qu'elle nous simplifie, nous rend plus humain et donc plus saint, tant la sainteté est l'humanité portée à son plein accomplissement.

Simples, nous le devenons ainsi à l'égard du prochain, délivrés de nos artifices, de nos comparaisons intérieures, de notre peur de paraître tels que nous sommes. Nous nous efforçons simplement de correspondre à la volonté de Dieu à travers ce que les autres attendent de nous.

Simples, nous le devenons encore envers nous-même. Nous ne cachons pas nos misères derrière la façade d'une bonne conscience, ni n'enfouissons nos talents pour ne pas les mettre au service des autres.

Comme Marie se déclare l'humble servante du Seigneur et rend grâce pour les merveilles que Dieu a faites en elle, nous acceptons aussi bien nos limites que nos qualités, en lesquelles nous reconnaissons sans fausse modestie les dons du Seigneur. Nous ne fuyons pas notre intériorité dans la superficialité d'une activité débordante. Face à la Vierge Marie, comme Adam face à Eve, nous découvrons notre identité profonde.

Simple, nous le devenons enfin et surtout dans notre relation à notre Père céleste, puisque le secret de Marie est celui de l'enfance retrouvée : elle nous débarrasse du fardeau que nous sommes à nous-mêmes, de la tentation de nous prendre pour des petits dieux. De la sorte, nous ne nous étonnons plus de nos chutes, sachant avec Thérèse de Lisieux que si « les enfants tombent souvent, [...] ils sont trop petits pour se faire beaucoup de mal ». Nous sommes par ailleurs assurés d'avoir une Mère toujours là pour nous comprendre et nous relever. Et parce que dans cette voie d'enfance, nous renonçons dès l'abord à édifier quelque chose par nous-mêmes, à nous attribuer les vertus que nous pratiquons, à compter nos mérites, la Sainte Vierge nous conduit tout droit à Jésus, nous épargnant les chemins de traverse, les détours des illusions, la complexité de certaines purifications de l'âme. Rien d'étonnant dès lors à ce que la prière elle-même se simplifie. Les tensions se résorbent, les formules ne font plus écran. L'âme s'épanouit en paix sous le regard de Dieu, écoutant en silence la parole que seuls le Père et Marie puissent dire en vérité de Jésus, cette parole qu'ils répètent à chacun de nous : « Tu es mon fils bien-aimé, tu as toute ma faveur » (*Mc 1, 11*)

Un moine bénédictin

Jamais sans ma Mère ; Editions Sainte Madeleine